

Chez les patrons

A la ferme

Je suis rentré dans la ferme un dimanche matin. On m'a emmené à l'étable voir les vaches et à l'écurie les deux chevaux. Le patron me posait des questions par signe pour savoir ce que je savais faire. Il me faisait voir les vaches, les vaches qu'ils appellent *Kühe*, mais je ne savais pas ça. Il n'y avait pas à les traire, il y avait la machine. Ces paysans étaient déjà en avance pour bien des choses.

Et puis le lundi, ils m'ont emmené dans les champs. C'est plat comme la table là-bas, en Saxe. Ce n'était pas morcelé comme chez nous, c'était d'un seul tenant. Chacun cultivait ses parcelles en pommes de terre, en betteraves, en blé. On plantait les betteraves, on les piochait, on les arrachait... On fauchait aussi parce que les bêtes n'allaient jamais dehors. Elles étaient toujours dedans. La petite ville de Kemberg avait environ 2 000 habitants. Il ne fallait pas que les vaches fassent des bouses dans la rue, donc elles ne sortaient pas.

J'ai vu deux ou trois personnes qui avaient une chèvre. S'ils voulaient la mettre dans un petit bout de pré qu'ils avaient, ils la mettaient dans un petit bout de char à 4 roues pour l'emmener au pré. Il ne fallait pas qu'elle marche de peur qu'elle fasse des crottes dans la rue, c'était comme pour les vaches.

Alors on allait faucher et chercher de l'herbe dans les prés. C'est là aussi que j'ai vu les premières machines à planter les pommes de terre. A cette époque, à Gumières, on ne savait pas ce que c'était. J'ai été surpris de voir tout ça. Non, non, je n'étais pas trop mal.

Ils ne travaillaient pas le dimanche mais il fallait aller panser les bêtes.

Les travaux

J'allais chez le patron le matin. La journée commençait à 7 heures. Je tirais la bouse des vaches et je faisais le travail qu'il y avait à faire. Après j'allais chercher les biches de lait vides 4 ou 6 biches, ça dépend. Puis après, je partais dans les champs, mener le fumier, toujours avec les chevaux. Jamais je ne suis allé travailler sans les chevaux. On ne piochait pas à la main. Il fallait aussi herser. Pour le chiendent, il y avait un *égramilleur* mais, où j'étais, il n'y avait pas de *grame*¹; les champs étaient propres.

Il y avait une moissonneuse-lieuse. La batteuse, ils l'avaient chez eux. Tous les paysans avaient une petite machine électrique. La paille était ensuite coupée pour les chevaux. Il y avait une machine à 4 couteaux qui coupait la paille en tout petits morceaux. On la mettait dans la grange. Ils achetaient de la paille mélassée pour faire un mélange. Les chevaux avaient juste une ration de foin le matin mais ils avaient aussi de cette paille mélassée avec de l'avoine écrasée. D'abord, c'était des vieux chevaux, les jeunes étaient au front eux aussi, mais ils se portaient bien quand même. Il y en avait de toutes les couleurs des noirs, des rougeâtres, des demi-sang, avec de grandes jambes minces, et d'autres plus costauds.

A midi quand on avait mangé, on ne nous bousculait pas. Pour ceux qui étaient dans les fermes de l'État, oui, c'était plus pénible et ils n'étaient pas nourris pareil. Chez les particuliers, il y avait des caractères différents, c'est bien sûr.

Il y en a d'autres qui ont souffert mieux que moi, c'est sûr ! Pour ceux qui étaient dans les usines, c'était plus pénible. Là, dans les fermes, il y avait du travail mais on ne vous tuait pas au travail. C'était du travail moins pénible qu'en France. Quand j'ai été incorporé, chez nous, on

¹ Le *grame* : en patois forézien le chiendent.

moissonnait encore tout au volant² ; on fauchait à la faux. Eux ils avaient des machines, j'étais même surpris de ce travail plus léger, plus mécanique.

On ne se parlait pas sauf les dernières années quand on commençait à se comprendre un petit peu. Je devais aller dans les champs, faire ci faire ça. Je faisais toute la culture. J'allais donner à manger aux vaches, chercher l'herbe. En hiver les vaches mangeaient très peu de foin. Elles avaient une fois par jour une petite poignée de foin.

Chaque propriétaire avait ses machines. Ils avaient tout. Tous les *blous*³ des battages étaient ramassés et mis dans une vieille pièce. Une machine écrasait les betteraves. On mélangeait à la fourche avec ces *blous*. Les vaches mangeaient bien ça.

Mes patrons produisaient du lait mais ne faisaient pas de fromage. Ils n'avaient pas le droit de garder du lait de traite pour eux. Il y avait tellement de contrôles. Ils avaient le lait écrémé de la laiterie qu'on leur redonnait. Les biches étaient encore en fer. Tous les jours le lait était ramassé.

Pour les agriculteurs, il y a une chose qui était bien, c'était les engrais. Chez nous, à Gumières, on ne connaissait même pas. Seulement, c'était très réglementé. Il fallait qu'ils déclarent la surface de seigle, d'avoine, de betterave, etc. pour toucher ce qu'il fallait d'engrais. Chez nous, s'il y a un ami à qui on pouvait donner quelque chose en plus... là-bas, pas question !

Ils avaient deux mères cochés⁴. Quand elles avaient mis bas, il fallait déclarer le nombre de cochons à la mairie et s'il y en a un ou deux qui périssaient, il fallait le déclarer. Quand ils tuaient le cochon, ils n'avaient droit qu'à tant de viande, pas plus. Je ne peux pas vous dire exactement le poids auquel ils avaient droit.

La veille de l'abattage il fallait avertir. Un contrôleur venait pour voir le cochon. Bon, ça va ! Le lendemain le charcutier venait tuer le cochon. Il l'ouvrait, enlevait tout le ventre, le foie et puis c'est le contrôleur qui venait le peser. Et quand le contrôleur l'avait pesé il disait : "Vous êtes quatre, vous avez droit, par exemple, à 30 kg de viande". Le reste allait chez le boucher. Affreux ce que c'était réglementé !

Là-bas, il y avait des bergers avec les moutons comme il y en a chez nous. Avant d'aller dans la montagne, je ne sais pas où, chaque propriétaire, au passage des troupeaux, devait laisser mettre les moutons dans son terrain. Et ce propriétaire avec les chevaux devait emmener la caravane au lieu suivant, c'était obligatoire.

Les patrons avaient 6 vaches, *Kühe* et 2 chevaux, *Pferde* et 2 chèvres : *Ziegen*... Pas de moutons mais deux mères cochés et puis les six vaches et les deux chevaux. Tout était fait avec le cheval. C'était une petite ferme.

On me disait d'aller donner à manger aux lapins. *Kaninchen*, je ne savais pas ce que c'était. Ils avaient des poules. Ils appelaient ça les poules : *Hühner*... J'essayais de retenir le plus possible, c'était nécessaire.

Un voisin venait de temps en temps pour aider à faire pour les foins ou aller chercher le charbon. Le patron lui disait : *Kohle hol*, allez chercher le charbon. Les transports étaient tout avec des chevaux. Je descendais aussi les biches de lait avec un petit chariot juste vers sa maison, à l'angle de la rue. Et avec ce type après, on avait pris à parler, le peu qu'on se comprenait. Mais oui, il était très gentil pour moi. Je n'en ai point vu qui m'ont fait des méchancetés.

La culture des betteraves

Ils faisaient beaucoup de betteraves à sucre. La betterave sucrière, c'est une saloperie pour l'arracher. Les betteraves, on en faisait un hectare. Les autres, les fourragères, étaient pour

² Le *volant* : en patois forézien la grande faucille utilisée pour moissonner.

³ Le *blou* : en patois forézien la balle, les restes de paille après le battage.

⁴ La coche : vieux mot français pour truie.

les vaches. Pour les arracher, on se servait du cheval. Il y avait comme une pièce en fer, une sorte de pioche assez large tirée par un cheval. Vous mettiez ça en face de votre betterave. Elle s'accrochait, vous souleviez et ça l'arrachait. La betterave sucrière, c'est dur ; elle ne dépasse que de quelques centimètres de terre et c'est plein de petites racines. S'il avait fallu les arracher à la main toute la journée, ce n'était pas faisable.

On ne ramassait pas les betteraves fourragères comme ça. Elles auraient pu être blessées, ça risquait de les abîmer. Mais la fourragère vous lui donnez un coup de pied et ça y est, [elle était arrachée]... on les effeuillait avant de les arracher. Pour enlever les feuilles, vous aviez une palette avec une lame que vous passiez. Après vous ramassiez les feuilles.

La semaine on s'arrêtait le soir à 6 heures en hiver, 7 heures en été. On rentrait au *Kommando*. Le samedi après-midi, on quittait un peu plus tôt et on emportait notre casse-croûte, des tranches de pain de seigle avec du boudin. Il faisait beaucoup de boudin. On en mangeait toute l'année, du boudin fumé avec des morceaux de lard dedans. Il y avait un enfumoir. Il ne faisait de la fumée qu'avec de la sciure. Le gardien nous menait aux douches de la ville. Ça nous faisait du bien parce que toujours coucher sur la paille... Au *Kommando*, il y avait une pompe dehors. Je me lavais un peu chez les paysans, il m'avait même mis un gant.

Mon patron, Hermann Ackermann et sa famille

Mon patron, un grand costaud, n'était pas un vrai paysan. C'était un ancien restaurateur. Il avait vendu son grand restaurant à Berlin après la guerre de 14. Comme l'argent n'a plus rien valu, il est venu chez son frère, et ils avaient repris ensemble cette petite ferme pour vivre. Les deux frères s'étaient mariés avec les deux sœurs. Ils travaillaient seulement pour pouvoir manger, c'est tout. Un jour où l'on m'avait envoyé chercher quelque chose au grenier, j'ai vu à côté de la cheminée une caisse remplie de billets, des Reichsmark, des billets d'un million de Reichsmark. C'était l'argent du restaurant de Berlin mais il ne valait plus rien.

Il sortait tous les jours pour me faire voir les terres et ce qu'il fallait faire. Au milieu des terres il y avait comme un petit verger avec des pruniers, des poiriers... et une cabane en planches avec des bancs. Il se mettait dans la cabane à l'ombre pour attendre.

S'il avait été un vrai cultivateur, de 50 ou 60 ans, j'aurais pu le juger plus facilement. Il commandait le travail qu'il y avait à faire. Je ne me suis jamais rendu compte s'il avait un bon commandement ou pas. Il ne cherchait pas à s'enrichir de plus en plus. A 81 ans, c'est parce qu'il fallait manger [qu'il tenait cette ferme]. Jamais il s'est imposé contre moi, même pour des travaux qu'au commencement je n'avais pas bien compris ; ce n'est pas facile quand vous ne savez pas un mot. Si quelque chose ne me plaisait pas, je crois que j'aurais pu le dire et qu'il ne m'aurait pas répondu en me vexant.

C'était pareil pour son frère et sa belle-sœur qui étaient dans la même maison. Ils étaient ensemble quand il fallait faire cuire la chaudière pour les cochons. C'est surtout "la tante" qui faisait ça.

Je pense qu'ils étaient protestants mais ils n'allaient pas au temple. Le *Kommando* était situé à côté du temple. J'ai entrevu l'intérieur, par les portes ouvertes. C'est nu, ce n'est pas comme une église mais on n'avait pas le droit d'y rentrer.

Le patron et son frère logeaient dans la même ferme, c'était très grand. Les deux ménages habitaient chacun leurs pièces mais pour travailler ils étaient ensemble.

Les deux frères faisaient la ferme. Ils avaient des locataires. Là-bas je n'ai pas trouvé... le vrai nazi. Oui, le vrai nazi, il était dur. On sentait qu'ils ne nous aimaient pas les vrais nazis, mais par contre les Allemands n'étaient pas tous nazis.

Le frère du patron était encore plus âgé. Il avait deux ans de plus. Sa femme marchait difficilement en s'appuyant sur une petite chaise. Ils n'avaient pas d'enfants. Mon patron ne

travaillait pas. A 81 ans, il avait des hernies. Il prenait seulement son vélo et m'emmenait tout doucement dans les terres pour me montrer le travail à faire.

Le patron avait deux filles et un garçon. Le garçon tenait une auberge. Il était hitlérien à 95 % ; il n'était pas bon. Mais ses deux sœurs étaient bien. L'une avait une droguerie à Berlin et l'autre était mariée avec un officier de marine.

La petite-fille du patron, fille du commandant de marine, qui avait 22 ans au moment des gros combats sur Berlin, est venue se réfugier chez ses grands-parents. Elle travaillait dans un bureau, je crois. Les grands-parents, les tantes, les frères et sœurs, les personnes âgées, étaient bien gentils. Je les ai en photo, une photo qu'ils m'avaient donnée après les noces d'or du frère du patron.

Ils étaient corrects, mes patrons. Il y a des Français qui n'ont pas été meilleurs avec les prisonniers. En Allemagne, ceux qui n'étaient pas bien c'était surtout ceux qui étaient dans les fermes de l'État. Il y avait un gérant qui avait plusieurs prisonniers : des Polonais, des Serbes... C'était un peu militaire.

Premier repas à la ferme

Pour le manger, c'était tout différent de chez nous. Le premier dimanche qu'on m'a donné à manger dans la vieille cuisine - les patrons étaient dans leur salle - il y avait une assiette creuse pleine de poires coupées en deux, des poires en bocal. Ils avaient mis ça sur cette table dans la cuisine. J'étais assis et j'attendais. Je ne savais quoi faire. Alors je me suis dit : Ici, ils doivent manger le dessert en premier. Alors j'ai avalé tout, le jus et les quelques morceaux de poires.

Après ils ont amené des *Kohl*, [des choux] comme ils les appelaient. Ils faisaient cuire des pommes de terre au fait-tout, comme pour la volaille. Et puis après ils les broyaient avec un peu de farine. Ils avaient le droit, chacun, tous les jours, à deux petits croûtons de pain blanc. Ils les faisaient griller à la poêle et ils mélangeaient ça avec les pommes de terre. Ils enveloppaient tout dans une feuille de chou qu'ils attachaient avec du fil. Ils faisaient recuire et ils mangeaient ça avec le jus de fruit et les poires. Pour le repas vous n'aviez que ça mais vous pouviez en manger trois, quatre... Ils étaient gros comme ça, pas toute la main mais...

Alors on m'a fait voir ce qu'il fallait faire et on m'a remis du jus. J'avais mangé les poires comme entrée parce ce qu'il fallait manger avec n'était pas arrivé. Je ne savais pas. C'était un dimanche autant que je me rappelle.

Ce n'était pas le même genre de nourriture que chez nous. Les patrons mangeaient exactement comme nous. Il n'y a qu'une chose que j'avais trouvé bonne, c'est la choucroute. La viande, ils en avaient très peu. Ils faisaient le cochon et c'était presque tout de la charcuterie.

Repas et boissons

Ils boivent très peu, de la bière brune et de la bière blonde. La brune est fabriquée avec des betteraves à sucre. Il y avait une fabrique de bière qui était près de chez moi. Le patron ne travaillait plus mais je l'ai vue une fois que je suis allé chercher une caisse pour le patron. Il avait été prisonnier en France en 1914-1918. Il m'avait dit quelques mots quand j'étais chez lui mais pas dehors parce qu'il n'avait pas le droit de parler à un prisonnier. Vous voyez : il y a des rencontres, des moments qui sont tout bizarres.

Il n'y avait pas de café. D'ailleurs, si vous vouliez faire plaisir à quelqu'un là-bas, il fallait offrir du chocolat et du café. Ils disaient : *Französe, Schokolade Kaffee trinken !*

Pour remplacer le café ils faisaient griller du seigle, pas de l'orge. Je ne sais pas s'il vendait de l'orge grillé en magasin comme en France. Il n'avait pas de chicorée non plus.

Il y avait pas de vin ; ils savaient pas ce que c'était le vin. Mon patron me donnait à boire. En été on a soif. Je lui disais qu'en France un ouvrier en travaillant buvait plus qu'un litre de vin. Il me disait : "Je ne peux pas le croire, ce n'est pas possible. Comment on ferait ? un litre de vin !"

Eh bien, lui, quand il faisait chaud, il prenait un noyau de cerise ou de prune et il le gardait tout l'après-midi dans la bouche ! Il disait que pour enlever la soif il faut garder un noyau dans la bouche, je ne sais pas si c'est vrai.

Ils ne buvaient pas beaucoup de bière et, nous, on n'en buvait pas souvent. On buvait de l'eau. Tous les soirs, pour le souper, on avait de la tisane, de toutes sortes. Pas souvent de la verveine mais ils buvaient bien de la camomille et d'autres plantes dont je ne sais pas le nom.

Le matin, on avait du lait écrémé avec du seigle grillé, c'est tout. Il n'y avait pas autre chose. A midi il y avait bien à manger mais ce n'est pas la même cuisine que chez nous. La choucroute était très bonne, je l'ai dit.

Il y avait de temps en temps la soupe à la bière brune avec une espèce de farine. C'était un peu épais mais on pouvait en manger trois ou quatre assiettées. Ils nous les donnaient mais il n'y avait que ça. Il n'y a pas deux plats, un plat c'est tout.

Les râpées de pommes de terre, par exemple, jamais je n'en ai vu faire. Les pommes de terre, tous les jours, étaient à la place du pain. On ne mangeait du pain que le soir, d'ailleurs pour le pain il y avait la carte.

Ils faisaient beaucoup de conserves de fruits, des poires, des prunes, des cerises mais pas de la confiture. Il faisait une sorte de marmelade, un genre de compote, pour manger le matin

Quand ils avaient tué le cochon presque tout passait en charcuterie : en pâté, saucisses, très peu en saucisson... beaucoup de boudin. On mangeait du boudin jusqu'en juillet pour un cochon tué en décembre ou janvier. Il utilisait une grande chaudière tout en cuivre sur un bâti en brique. Il faisait cuire toute cette viande et il gardait le bouillon. On en consommait et ils en apportaient aux voisins, de ce bouillon, comme nous on apporte la *fricaude*⁵. Croyez-moi que c'était gras ! Tout le saindoux était mangé en tartines.

Ah ! Il y a quelque chose pour laquelle ils étaient forts : le vendredi, le samedi, le dimanche et même le lundi bien souvent, c'était des gâteaux. Pas souvent des tartes ; s'il y en avait, ils les portaient cuire chez le boulanger en face. Surtout de la pâtisserie, des brioches tout ovales. Ils faisaient des tartes avec ce qu'on dit qui est du poison, du coquelicot, des graines de pavot. Ils moulinaient ça. Il y en avait une épaisseur. C'était tout noir. De temps en temps ils faisaient des tartes avec ça. Ils mangeaient de la pâtisserie trois ou quatre jours de suite. Le peu de sucre qu'ils avaient passait tout là. Il n'y avait ni café ni rien.

Quand il y avait Noël, Pâques, ils renflouaient la pâtisserie. *Weihnacht*, Noël était fêté, Pâques un peu moins.

La photo d'Hitler

Mon patron avait la photo d'Hitler dans sa maison mais il ne l'affichait pas. Je l'ai vue seulement parce qu'ils l'ont brûlée dans la cour avant que je parte quand les Russes étaient arrivés, la première fois et qu'ils avaient pris peur.

Pour les civils, là-bas, pour dire bonjour, il ne fallait pas dire *Guten Morgen* ou pour au revoir *auf Wiedersehen*, il fallait dire : *Heil Hitler*, Vive Hitler, en rentrant et Vive Hitler en sortant. Je suis très sûr que le beau-père du fils de mon patron le faisait à contrecœur mais il ne voulait pas se faire remarquer s'il était vu par d'autres. J'avais bien senti qu'il n'était pas de ce bord-là.

⁵ *Fricaude* ou *fricassée* : portion de viande traditionnellement offerte aux voisins après l'abattage d'un porc.

Les beaux-parents du fils de mon patron étaient les voisins. Les jardins se touchaient. Moi pour rentrer au *Kommando* je passais bien souvent par le jardin de mon patron et par celui du beau-père de son fils. Je passais par derrière et je sortais dans la rue en face du *Kommando* où j'allais. Le beau-père du fils me disait que son gendre était un nazi. A moi il m'avait dit : "Hitler c'est un cochon, pas bon..." C'était au cours des dernières années. Au début on se comprenait peu. Ensuite on commençait à se comprendre un peu mieux. Cet homme m'aimait bien. Quand je passais, s'il me voyait, il m'appelait : *Julian, Julian* !⁶, et il venait pour me parler. Il me portait de l'affection.

Pour les Allemands, le régime était sévère. Même si ça leur plaisait pas ils ne le disaient pas, même entre eux. Ils ne disaient rien ; ils savaient pas qui était pour et qui était contre. Ils pensaient que presque tous étaient pour Hitler.

L'ordre et la propreté

Le mercredi, pendant la journée, les propriétaires devaient balayer tout le long de la rue selon la longueur de leur maison et enlever les détritrus. Le samedi il fallait encore balayer la rue pour enlever les déchets.

Ah c'était propre, attention ! Je vous dis que moi qui étais habitué dans l'ordinaire, j'ai été surpris. Incroyable ! Je me disais : comment ils font avec 6 vaches pour avoir un intérieur comme ça. Toutes les pièces avaient du carrelage par terre. Ce carrelage était passé à la peinture, en rouge brique, en principe tous les 2 ans. Pour l'hiver ils avaient des doubles fenêtres qui s'accrochaient dehors au lieu de volets. Le climat n'était pas plus froid qu'à Gumières. Je n'ai jamais vu des quantités de neige comme ici mais en 5 ans je n'ai pas tout vu.

Les étables et écuries étaient pavées en brique. Il fallait les laver avec le jet d'eau, les samedis. J'ai vu la maison : ils avaient salon avec canapé, une grande salle à manger... Croyez-moi, pour des paysans, c'était un intérieur impeccable que je n'avais pas chez moi. Ma mère balayait encore avec un balai en genêt.

Chauffage

Pour le chauffage, les propriétaires avaient droit à des stères de bois, surtout du hêtre, qui venait des forêts de l'État. A chacun, l'État vendait 2 ou 3 stères. Alors vous alliez dans le bois avec le patron. Il savait ce qu'il devait avoir. On lui faisait voir le bois, on l'amenait à la maison avec les chevaux. Je le coupais avec la scie circulaire. Mais ce n'était pas suffisant, il y en avait guère. Les patrons utilisaient surtout des briquettes de charbon. Leurs feux étaient hauts, tout en carreaux de faïence. Dans le foyer on pouvait mettre 7 ou 8 briquettes ; ça tenait le feu toute une matinée.

Et on allait les chercher dans cette fabrique de charbon avec le cheval. Les premiers temps le patron prenait son vélo. C'était à 6 km, mais moi je ne connaissais pas les lieux. Il m'expliquait en allemand... mais qu'est-ce que ça voulait dire ? C'était qu'avec des signes qu'il me faisait voir la route.

Chez le dentiste

Un moment, j'ai eu mal aux dents, c'était affreux !... Le dentiste, qui habitait juste la maison voisine de la ferme, était un des grands amis de mon patron. Ils se visitaient deux ou trois fois par semaine. Mon patron m'a accompagné chez le dentiste parce que je n'aurais pas eu le droit d'entrer. Le gardien aussi le savait. Le dentiste m'a fait l'appareil qui était cassé. Je ne sais pas qui a payé, peut-être le patron. On ne m'a rien demandé. De toutes façons je n'avais pas de sous. Il y avait une salle d'attente, le cabinet était bien. Le dentiste était déjà âgé. Il ne travaillait peut-être pas beaucoup, je ne sais pas.

⁶ Julien, premier prénom de M. Julien Joseph Vente.

Une angine

Je n'ai jamais été vraiment malade, une grippe, un rhume, c'est tout... Une fois j'ai attrapé une angine. Je l'ai dit au patron. C'est que je ne pouvais pas manger tellement ça me gênait. J'ai passé deux ou trois nuits où ils m'ont fait coucher chez eux. Ils ont fait venir le soldat qui nous gardait et puis ils ont dit : "Nous, on le fait coucher là".

C'était une religieuse qui faisait l'infirmière qui m'a soigné. Devinez quels pansements elle m'a fait ? Des pommes de terre cuites à l'eau dans un bas de dame comme sac mises autour du cou en cataplasme. Et ça m'a fait du bien.

Elle était du pays, habillée en religieuse mais je ne sais pas qui c'était. Une infirmière certainement mais je ne sais rien de plus. Les patrons l'avaient appelée et avaient prévenu le gardien qu'ils me gardaient chez eux pour que je couche plus convenablement.

Les locataires de la maison

Les bâtiments étaient très grands. Dans la ferme logeaient les deux familles des patrons et deux autres locataires. L'un des locataires était un ancien capitaine de la guerre de 14. Il n'avait pas eu d'enfants et avait un fils adopté. Ce garçon était ingénieur mais je ne me rappelle plus au juste ce qu'il faisait. Comme il était né de famille juive il avait perdu son emploi et il était venu se retirer chez ses parents adoptifs. Il parlait très bien le français. Il m'avait raconté qu'il avait fréquenté une fille de France, de Lons-le-Saunier. Les autres locataires, c'était une femme et son mari. Lui était mobilisé dans l'aviation.

Les poules du voisin

En Allemagne, il y avait pas de bureaux de tabac, les cigarettes et le tabac s'achetaient dans les épiceries, les drogueries. Il y avait une dame qui tenait une droguerie. Son mari était très bien. Il venait aider à la ferme pour faire les foins. J'allais leur chercher le charbon chaque année. Il avait quelques canards et 4 ou 5 poules. Ils ne pouvaient pas trouver facilement du grain. Alors ils me disaient comme ça, le peu qu'on se comprenait : "Si vous pouviez avoir du grain ?" Alors moi, le soir, en hiver, je mettais la capote sur les épaules et dans un petit sac [j'apportais du grain]. C'était nuit, il y avait un couloir pour rentrer chez eux, mais je ne rentrais pas. Je posais seulement le sac. Alors, par son mari qui venait aider chez les patrons, elle m'a fait passer une boîte de cent cigares.

Un décès dans la maison des patrons

Un jour un locataire des patrons, l'ancien capitaine de 14-18 est mort. Pendant deux jours, on n'a pas sorti les chevaux. Le cercueil avait été descendu dans l'entrée, sous la voûte où on passait pour entrer dans la cour qui était fermée par un grand portail en bois. Ils ne le gardaient pas dans une pièce de la maison comme on faisait chez nous au vieux temps.

Sur le cercueil, il y avait une petite trappe au niveau du visage, une sorte de claire-vue. Ceux de la famille qui voulait voir le mort l'ouvrait avec une tirette. Après ils l'ont emmené au temple, mais nous, les prisonniers, on n'avait pas le droit d'y aller.

Quand on enterrait quelqu'un, une fois la fosse ouverte, on ne voyait pas la terre sur les côtés. Elle était cachée par une sorte de grillage avec de la verdure, de la dimension de la fosse et qui descendait jusqu'au fond. Avant d'enterrer le cercueil on retirait ce grillage. Vous ne voyiez pas de terre... Le cimetière était un peu surélevé. C'est tellement plat qu'il avait fallu remblayer, amener des tonnes de remblais pour faire le cimetière. Tout autour il y avait des acacias.

Je me rappelle que pendant les bombardements, parfois, on allait s'y camoufler. Je ne sais pas pourquoi, ça ne servait à rien, mais il y avait alerte. On se piquait les oreilles si on ne faisait pas attention, parce que les acacias ont des épines. Il y avait des alertes toutes les semaines, tous les jours presque, surtout à la fin de la guerre. C'était plutôt sur Berlin, les premières années. Nous, on était à 70 km de Berlin.

La libération

Deux évacuations de suite

[première évacuation]

J'ai été libéré par les Mongols. Ils étaient rentrés dans la petite ville où j'étais. Mais après ils avaient fait marche arrière avant de reprendre position. On nous a fait évacuer. La patronne, la femme de mon patron, était paralysée à la fin. Elle ne se levait pas, il fallait la bouger, la tirer. Il m'est arrivé de la porter.

Les Mongols ! Personne n'avait confiance. Quand on est revenus après la première évacuation, il y avait encore les Mongols tout de suite après. Vous les trouviez dans la rue. Il y en a un qui m'avait donné une espèce de liquide dans une bouteille. Il voulait que j'en boive. C'était du machin russe, de la vodka... et puis c'est qu'il insistait !

[deuxième évacuation]

On est partis avec les chevaux et avec cette jeune fille, leur petite-fille avec tous les gens du coin. On a campé dans un bois, peut-être à 10 km du départ, je ne sais pas au juste. Il y avait avec nous le curé protestant, le pasteur qui parlait le français mieux que moi. Il avait des liqueurs françaises qu'il avait emportées avec lui. On les a bues et alors on avait attrapé une de ces "lourdes" ! Il nous en fallait peu évidemment... On s'est couchés dehors au pied d'un arbre. J'avais attaché les deux chevaux à un arbre. Le lendemain je ne les retrouvais plus. Et puis, de là, ils nous ont évacués un peu plus loin.

Avec ces Mongols, on est partis à pied. On a fait je ne sais pas combien de kilomètres, au moins pendant dix jours, à travers bois. On couchait dehors. On trouvait toujours du ravitaillement parce que les gens avaient tellement peur des Russes qu'ils nous appelaient pour rentrer chez eux quand on passait. Il leur semblait que ce serait une protection.

Une fois je me rappelle qu'on passait près d'un étang. Il y avait des Russes qui pêchaient avec des espèces de petites grenades. Ils tuaient le poisson qui montait en surface. Ils nous ont pas laissé passer. La nuit, on a couché dans un bois de pin qui était là. Sur le matin on est reparti, les gardiens avaient changé. On est passés et ils ne nous ont rien dit.

Les civils et la jeune fille, la petite-fille du patron qui était là, dormaient dans les maisons, dans une chambre. Nous, on couchait dehors ou dans une grange mais enfin on n'était pas mal. Tout ça a duré peut-être une quinzaine de jours. Les Mongols étaient partis et c'était les Russes qui arrivaient. Les Mongols prenaient juste le contact avec l'ennemi. Ils se battaient et quand c'était fini et qu'ils avaient été vainqueurs dans le coin, c'était d'autres Russes qui venaient. Les Mongols, je ne sais pas s'ils savaient lire, s'ils savaient écrire...

Adieux...

Quand je suis parti la petite-fille de mon patron dont le père était commandant de marine et qui était venue se retirer chez son grand-père m'a donné sa chevalière et sa montre-bracelet pour me dire au revoir. Elle aurait voulu que je reste là-bas. Mais, la situation, pas d'argent, rien... ça ne me plaisait pas.

En revenant j'ai donné la bague à ma sœur, celle qui est morte. Elle m'a dit : "Oh ! je la veux pas !" Moi je lui ai répondu : "Je ne vais pas porter une chevalière pour dame, tu la donneras". Maintenant c'est une de mes petites-nièces que j'ai à Montbrison qui l'a. On est partis à pied, il y avait l'Elbe et la Mulde, à la limite des troupes américaines et des Russes. On est allés à la rencontre des Américains entre les deux fleuves.

Le retour

Après on est arrivés là-bas. Les Américains se sont occupés de nous. On devait revenir par avion le soir. Il y a eu un contre-ordre. Il est arrivé des femmes déportées politiques qui ont eu la priorité sur nous. Ce sont les femmes qui sont parties en avion. Nous, on est partis la même nuit mais par le train.

Ca fait que je suis revenu en train. C'était long et difficile parce qu'il fallait laisser passer les convois alimentaires et d'autres... Il y avait tellement de dégâts sur les voies, des rails cassés, tout ça. Parfois le train se garait trois heures là pour ne pas se rencontrer avec l'autre train qui devait passer. J'ai vu des rails de chemin de fer défaits et relevés de la hauteur de mes fenêtres à cause des bombardements. Il y avait eu des bombardements affreux.

Moi, d'Allemagne, je me suis que vu à Saint-Etienne. On nous avait remisés à côté de la gare, là-bas, dans un hôtel. C'est Damon (Piron) qui est venu nous chercher pour nous emmener à Gumières. On était désorientés. Avoir passé cinq ans comme ça, sans pouvoir assez parler, c'est pénible. La vie était changée à 80 %. On savait qu'on était en France, tout ça, mais sans apprécier un gros plaisir, tout de suite, non. Après si.

Au retour, en arrivant, j'ai touché 400 francs pour 5 ans de prisonnier avec une paire de souliers et un costume. Un costume en coton coûtait alors 250 ou 300 francs. Pour toute l'année un ouvrier agricole de 18 ou 20 ans gagnait 2 000 F, a peu près 10 F la journée.

*

* *

Aujourd'hui, à propos de Peter, le professeur de français d'Allemagne du Sud qui vient me voir chaque année, il y en a qui me disent : "Tu attires les Allemands, on ne dirait pas que tu as été prisonnier, toi".

Je leur dis : "Mais il n'était même pas né quand j'étais en Allemagne, alors je ne peux pas avoir de mauvais souvenirs de lui. C'est pas parce qu'ils sont allemands que je peux les critiquer".

Joseph Vente

*(propos enregistrés, chez Joseph Vente, à Prolanges, commune de Gumières,
en juin et juillet 2005)*